

LES CABANES EN PIERRE SÈCHE DE L'ANCIEN VIGNOBLE LOTOIS

C. et J.-M. LASSURE

Christian Lassure est actuellement professeur agrégé d'Anglais au lycée Jules-Ferry à Versailles. Son premier poste fut à Cahors au lycée Léon Gambetta en 1969-70 puis en 1971-72. De ce séjour date l'intérêt qu'il porte à notre région où chaque année il ne manque pas de venir passer quelques semaines à l'époque des vacances.

A l'origine spécialiste en archéologie médiévale, il a été amené par ses contacts avec le Lot à s'intéresser à l'architecture rurale et plus particulièrement à un aspect jusqu'alors délaissé de celle-ci : les petites constructions, annexes des anciennes fermes quercyennes, ce que l'on appelle communément « gariotes ». Cela s'est concrétisé par la rédaction, en collaboration avec son frère, Jean-Michel Lassure, d'une vaste étude sur les cabanes en pierre sèche du Lot dont les deux premiers volets, portant sur deux anciens coteaux vinifères au nord-est de Cahors, ont paru en 73 et 74 (1).

Un inventaire pour l'ensemble de l'ancienne aire d'extension du vignoble lotois est en cours : 130 constructions diverses ont été relevées et photographiées jusqu'à présent.

Quercy-Recherche : Christian Lassure, votre intérêt pour les « gariotes » semble assez exclusif. Ne vous a-t-on pas reproché de vous préoccuper d'ouvrages bien modestes en comparaison des multiples exemples d'architecture militaire, religieuse et civile de notre département ?

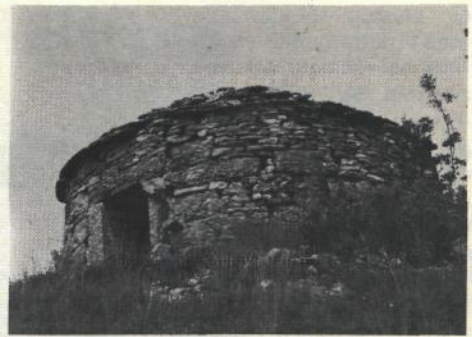
Christian Lassure : Pour répondre à cette objection, je dirai tout d'abord que les vestiges spectaculaires (châteaux, églises, etc.) dont vous parlez, seront dans leur majorité encore là dans vingt ans, dans cent ans. Ce qui, j'en ai bien peur, ne sera pas le cas des « gariotes » dont la disparition est prévisible à brève échéance, étant donné les destructions humaines (agriculteurs, chasseurs, colo-

nies de vacances, etc.) et celles dues à l'usure des matériaux qui les composent (rupture du linteau, glissement et effritement des lauzes de la toiture, etc.). Ensuite, je ne partage pas le jugement de valeur qui sous-tend généralement ce reproche. La société rurale française traditionnelle, jusque dans ses réalisations les plus modestes, fait, à l'heure actuelle, l'objet d'une étude, d'une recherche d'autant plus intense que l'on assiste à sa disparition. L'ethnologie rurale est devenue un domaine à part entière, au même titre que l'archéologie gallo-romaine ou l'histoire de l'art par exemple. Le Musée des Arts et Traditions Populaires et l'École Pratique des Hautes Etudes à Paris ont donné une dimension universitaire et scientifique à ce secteur. Dans une bonne partie du Lot, nous avons encore sous les yeux les derniers vestiges matériels encore à peu près intacts du 19^e siècle rural : les admirables maisons paysannes, réussites à la fois fonctionnelles et esthétiques, et leur environnement immédiat, à savoir les terres avec leurs parcelles, leurs murs de démarcation, leurs ouvrages d'épierrement, leurs bâtiments isolés, bref toute une architecture et tout un paysage hérités des siècles passés que l'évolution actuelle est en train de bouleverser :

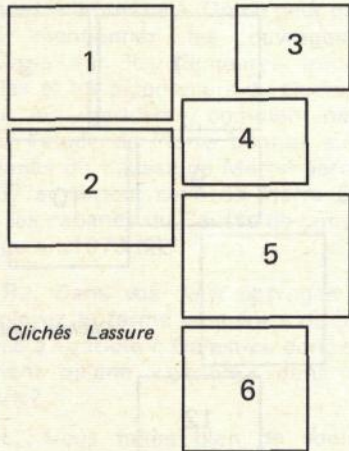
Q.-R. : Que faites-vous exactement, pour votre part, afin de « fixer » ces vestiges et comment vous y prenez-vous ?

C.-L. : Depuis trois ans, chaque été, je parcours l'ancien périmètre viticole du Lot à la recherche de constructions en pierre sèche. Chacune d'elles fait l'objet d'un relevé (plan, coupe, élévation) auquel s'ajoute une ou plusieurs photographies, et, si nécessaire, d'une restauration sommaire. Evidemment, ce travail de prospection et de recensement peut difficilement être exhaustif : il y a tout d'abord le nombre même des cabanes — plusieurs centaines, sinon quelques milliers pour le seul périmètre considéré — qui oblige à un choix faute de temps et de moyens ; ensuite il faut

(1) Voir notre Bibliographie du n° 2 p. 40.



LEGENDES DES ILLUSTRATIONS

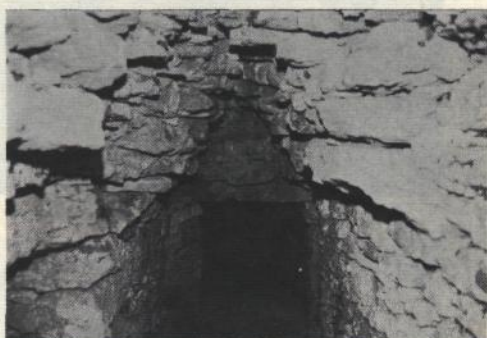


1 - Labastide-du-Vert : Cabane de vigne (abri) incluse au bas d'un cayrou lenticulaire et précédée d'un couloir ; elle est pourvue intérieurement d'une banquette circulaire. 2 - Constans : Cabane de vigne (resserre à outils), base rectangulaire en pierres sèches, toiture à pente simple (charpente et tuiles creuses à l'origine, remplacées par des tuiles mécaniques). 3 - Luzech : Cabane de vigne (abri) isolée, dotée intérieurement de niches, d'une cheminée, d'une tablette, d'un regard et d'une banquette circulaire uniquement en pierre. 4 - Miran :

Guérite pour une personne, dotée d'un gros bloc plat faisant office de siège. 5 - Floressas : Cabane de vigne (resserre à outils), base circulaire en pierres sèches et toiture à pente simple (charpente et tuiles creuses). 6 - Labastide-du-Vert : Abri de vigneron, construction rudimentaire évoquant la forme d'une absidiole, appareil de gros blocs plats en encorbellement, 2 personnes au plus pouvaient s'y asseoir sur des pierres posées contre le fond.



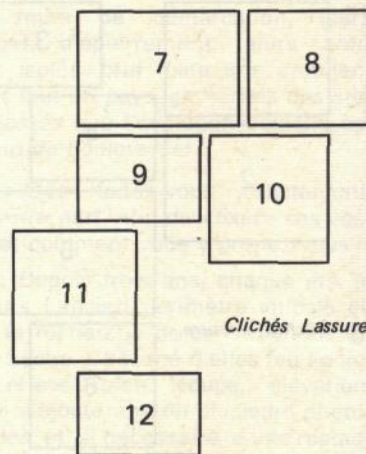
LES CABANES EN PIERRE SÈCHE DE L'ANCIEN VIGNOBLE LOTOIS



LEGENDES DES ILLUSTRATIONS

7 - La Combe Folle : Ensemble de deux bergeries rectangulaires accolées.
 8 - Mongesty, La Pezebasse : Abri de puits en pierres sèches, voute par encorbellement, plan hémisphérique, margelle formée d'un gros bloc plat et encadrée de deux pierres passantes.
 9 - Castelfranc : Couloir vouté en encorbellement faisant partie d'un ancien cellier en pierres sèches.

10 - Castelfranc : Bastion, redoute ? En fait un simple cayrou dont deux cotés font un angle aigu (hauteur parementée : 3,60 m).
 11 - Castelfranc : Restes d'une ancienne tour ? Non, simplement l'extrémité basse d'un cayrou en forme de nef, de coque de navire renversée (hauteur parementée : 3,30 m).
 12 - Luzech : Regard ménagé dans une paroi et évoquant par son ébrasement une meurtrière.



Clichés Lassure

se faire à l'idée que la végétation qui a envahi les anciennes vignes dissimule et rend difficiles d'accès une quantité appréciable de vestiges qu'on ne peut localiser qu'avec l'aide des habitants et qu'il faut dégager à coups de serpe de leur gangue végétale. Nonobstant ces difficultés, environ cent trente constructions et structures diverses ont été recensées qui fournissent une gamme assez représentative de l'ensemble. Je tiens, à ce propos, à remercier toutes les personnes qui ont rendu possible ce travail : la population rurale qui ne s'est jamais fait faute de me guider et de me renseigner dans les recherches sur le terrain, ainsi que les amis et bénévoles qui sont venus prêter main forte pour dresser le plan de certaines constructions.

Les exploitations traditionnelles, ne répondant plus aux critères de rentabilité de l'heure, se modifient (modernisation de la maison, aménagements des terres, etc.), quand elles ne sont pas purement et simplement abandonnées. Les habitations délaissées sont restaurées et transformées en résidences d'été. Les anciennes parcelles s'ensauvagent, les ouvrages d'épierrement disparaissent sous les friches, les constructions annexes tombent en ruines. Le Lot rural change de visage, processus commencé au siècle dernier avec le phylloxéra, continué au 20^e siècle avec les ponctions des deux guerres mondiales et l'exode rural, avec le passage d'une polyculture de survivance à une agriculture intensive de marché. Il est donc urgent de fixer ce qui est effacé sous nos yeux. Mon frère et moi nous ne sommes pas, d'ailleurs, les seules personnes à tenter cela. On ne peut pas ne pas mentionner les ouvrages du Dr Cayla sur les demeures traditionnelles et les pigeonniers du Quercy (1). Pour les « gariotes », comment ne pas citer l'étude de Pierre Lannes sur les cabanes du Causse de Martel parue en 1967 et surtout celle de Pierre Dalon sur les cabanes du Causse de Limogne, parue en 1973 (2).

Q.-R. : Dans vos deux ouvrages vous employez le terme « cabane » de préférence à « gariote ». Qu'est-ce donc exactement qu'une « gariote » dans votre esprit ?

C.-L. : Vous faites bien de souligner cette question de terminologie. Un effort de clarification me semble en effet souhaitable dans ce domaine où règne une certaine confusion. Il convient manifestement de partir de termes propres et de définitions exactes. Par « gariote » on entend communément toute construction en pierre

sèche du Quercy. Pourtant, l'étymologie du terme (du bas-latin « garita », dont la racine se retrouve dans l'ancien verbe français garir « protéger » qui a donné « guérite » (3) semble en circonscrire le sens à une cabane de petites dimensions, à une guérite servant d'abri pour une ou deux personnes. D'ailleurs, à cet égard, les paysans parlent davantage de « cabane » ou de « caselle » selon les secteurs (4). Pour ma part, je préfère « cabane » à « gariote » comme appellation générique de tout un ensemble de constructions édifiées à proximité des fermes ou dans les champs et qui vont du poulailler, de la bergerie, de l'étable à la guérite individuelle, à l'abri collectif et au fourre-tout. Toutes ces cabanes ont pour point commun d'utiliser la technique de la maçonnerie à sec, sans mortier pour les parois et, plus particulièrement, de recourir pour la couverture au procédé de l'encorbellement où chaque assise de pierres horizontales fait saillie par rapport à l'inférieure, de façon cependant à ne pas basculer l'ensemble des lits, sommé ou non par une dalle faîtière, formant une fausse voûte dont le profil varie en fonction du plan de la base.

Q.-R. : Ce procédé de la voûte en encorbellement, n'est-ce pas là une technique très ancienne ?

C.-L. : C'est exact. Sa première apparition se fait dans certaines sépultures mégalithiques de Bretagne, des Iles Britanniques et de la Péninsule Ibérique (fin du IV^e millénaire - 1400 av. J.-C.). On la retrouve dans les tombes à dromos et à tholos du monde grec préhelléniques (3000 - 1000 av. J.-C.), dans les monuments talayotiques (talayots et navetas) des Baléares (1500 - 200 av. J.-C.), dans les nuraghi de Sardaigne (fin du chalcolithique - VIII^e siècle av. J.-C.), dans les torres de Corse (1900 - 800 av. J.-C.), dans les oratoires et ermitages irlandais du comté de Kerry (VI^e - VII^e siècles ap. J.-C.), etc. Mais ces analogies ne permettent pas de conclure à l'ancienneté du procédé dans le Lot même et a fortiori à une possible filiation entre les monuments précités et nos humbles cabanes quercynaises. Tout d'abord, ceux-là sont des monuments à usage funéraire, culturel, religieux ou défensif selon les cas, alors que ceux-ci sont à vocation purement agricole. Ensuite il ne fait aucun doute que nos cabanes sont de construction infiniment plus récente : la tradition orale chez les paysans mêmes les fait remonter au siècle dernier, principalement à la deuxième moitié, et il arrive de rencontrer une famille chez qui on conserve le souvenir de l'aïeul qui a construit telle ou telle cabane. Outre la tradition orale, il y a

des éléments de datation solides : la rareté des traces de restauration, l'époque de fabrication du mobilier céramique trouvé à l'intérieur de certains abris, soulignent l'âge récent de la majorité de ces ouvrages. Dans une cabane qui serait vieille de plusieurs siècles, on ne manquerait pas de remarquer des traces de consolidation, de restauration, de remaniement correspondant à l'usure du bâtiment ou à des affectations différentes, et surtout on devrait trouver des vestiges d'occupation plus anciens dans le sol des cellules (poterie, monnaies, objets divers, etc.). Or, jusqu'à présent, aucun chercheur, aucun fouilleur n'a mis au jour de semblables éléments. Chaque fois que l'on a voulu conclure à l'ancienneté d'une cabane, on l'a fait sans preuve véritable : telle cabane du premier âge du fer ne l'est qu'en vertu d'un outillage calcaire très peu probant ; telle autre cabane prétendue médiévale est en fait construite avec des pierres de réemploi provenant du château et du village déserté médiévaux à proximité. On a voulu également voir dans les voûtes et les coupoles de certaines chapelles et églises quercynaises (Saint-Avit sur la commune de Duravel, Pestillac sur la commune de Montcabrier, Saux près de Montpezat-de-Quercy, Cahors, Souillac, etc.) le prolongement de cabanes rustiques médiévales voûtées par encorbellement, ancêtres de nos cabanes actuelles. Or, toutes ces voûtes ou ces coupoles, au contraire des voûtes encorbellées, sont à claveaux soudés par du ciment et rayonnant autour d'une clef. Les seuls éléments de ressemblance — bien minces d'ailleurs — résident d'une part dans leurs pendentifs faits d'assises horizontales, d'autre part dans la toiture extérieure en lauzes. En fait, si les maçons romans se sont inspirés de quelque chose, ce n'est pas d'hypothétiques cabanes du Moyen Âge mais de l'architecture romaine dont ils avaient encore sous les yeux maints spécimens. Quant à l'origine gauloise des « gariotes », elle est encore à démontrer : jusqu'à présent les seules cabanes trouvées dans le Lot (4) ignoraient la voûte d'encorbellement : les murs, faits de poutres et de clayonnages, étaient consolidés à la base de pierres brutes tandis que les toits étaient composés d'une charpente couverte de chaume, de roseaux et parfois de lauzes.

Q.-R. : Doit-on conclure de tout ceci que les « gariotes » sont alors un exemple de génération spontanée ?

C.-L. : Il n'est pas interdit d'avancer une telle hypothèse en considérant la grande variété de lieux géographiques

LES CABANES EN PIERRE SÈCHE DE L'ANCIEN VIGNOBLE LOTOIS

distincts et d'époques différentes qui ont vu l'utilisation de la voûte d'encorbellement soit pour des monuments, soit pour des habitations. La conjonction des mêmes besoins, des mêmes ambitions architecturales, et surtout des mêmes ressources, peut expliquer l'émergence d'un type de technique architecturale, d'un type de construction. Ainsi le matériau calcaire, en raison même de ses caractéristiques physiques — dureté, résistance, formes — entraîne partout où il est employé certaines formes de construction plutôt que d'autres. Mais il va de soi que, s'il est quasi impossible de prouver l'apparition spontanée de la fausse voûte dans le Lot, c'est par contre une hypothèse que l'on peut envisager tant que l'on n'aura pas trouvé, pour une éventuelle filiation, les divers jalons qui la composent et, pour une origine extérieure, son point de départ et son cheminement. Il faut bien voir en outre que le Lot n'est pas le seul département français à s'enorgueillir de cabanes champêtres en pierre sèche. On peut citer :

— **les bories** du Périgord (abris de vigneron de la région de Daglan, granges et bergeries de la région de Sarlat) ;

— **les tonnes** (abris et resserrés à outils de vigneron) des Côtes de Clermont-Ferrand ;

— **les caves** (abris des travailleurs des champs) du plateau de Nadaillac dans le Puy-de-Dôme ;

— **les loges** (abris de vigneron) de la région de Châteauneuf-sur-Cher dans le Berry ;

— **les cadoles** (abris de vigneron) du Maconnais ;

— **les capitelles** (tinons : entrepôts provisoires de la récolte d'olives ou de la vendange, bouscatieros ; resserrés à outils) de la garrigue nîmoise ;

— **les cabanons pointus** (abris temporaires, resserre à outils) du Vaucluse et des Basses-Alpes ;

— **les cabanes** (abris des champs) de l'arrière-pays de Banyuls dans les Pyrénées-Orientales ;

— **les cases** (habitations temporaires de pasteurs et d'éleveurs) de l'Auvergne, du Puy-de-Dôme et du Cantal ;

— **les raparos et cabanes** (abris de bergers transhumants) et orris (refuges polyvalents de montagne) des Pyrénées-Orientales.

Et la liste n'est pas exhaustive. On remarquera qu'il s'agit dans tous les cas de constructions à caractère purement agricole ou pastoral, liées soit à l'ancienne polyculture autarcique, soit à la

pratique de l'estivage, et qui datent principalement du XIX^e siècle, et parfois des XVIII^e, XVII^e et XVI^e siècles.

Q.-R. : Faut-il conclure que les cabanes lotoises sont, à l'instar de nombreuses constructions similaires du Midi de la France, des ouvrages bâtis pour les paysans par les paysans ?

C.-L. : Pour les paysans, cela ne fait aucun doute. Par les paysans, cela appelle quelques précisions. Dans certains cas on a eu recours au carrier et au maçon : en général dans les constructions les plus vastes et les plus élaborées. Le matériau a été extrait d'une carrière, véhiculé à pied d'œuvre et mis en forme par un maçon de pierre sèche aidé ou non du paysan. Mais dans d'autres cas, principalement pour les ouvrages les plus modestes et les plus rudimentaires, comme la guérite individuelle par exemple, c'est aux moyens et aux aptitudes du bord que l'on a fait appel : la pierre provient d'un épierreage ou a été extraite sur les lieux mêmes et le paysan (ou l'ouvrier agricole) l'a dressée lui-même en un édifice plus ou moins réussi selon son habileté. Mais, en définitive, on a affaire à un mode de construction local, sans architecte, anonyme, qui s'explique par les besoins d'une agriculture traditionnelle tout autant que par les moyens, limités, dont elle disposait. Le souci d'économie, qui se manifeste dans la maison-bloc en hauteur, est également présent dans les bâtiments annexes. Pour conclure, l'étude des « gariotes » ne peut qu'aller de pair avec celle des maisons traditionnelles : comme ces dernières, elles sont la manifestation d'un même monde disparu dont elles témoignent et des possibilités et des limites.

NOTES

(1) En particulier *Maisons du Quercy et du Périgord*, dans l'Inventaire régional établi par J. Fréal, Hachette Littérature, 1973.

(2) Voir notre Bibliographie de ce numéro 3 p. 34 (N.D.L.R.).

(3) Racine qui se retrouve dans « gara » qui désignait autrefois une cabane non fermée servant de refuge dans les campagnes du Tarn.

(4) Caselle (en dialecte quercynois « cosello ») convient pour les Causses de Gramat, de Livernon et de Martel au nord de la rivière Lot ; cabane (« cabano ») s'emploie dans l'ancien périmètre du vignoble, particulièrement sur la Causse de Limogne au sud de la rivière.

(5) Les cabanes de l'oppidum de Murcens, reconstituées par Edouard Castagné.